

étant arrivé au fond, il alla en canot en examiner la partie la plus étroite; sa largeur diminua de quatre milles à un mille, dont la moitié était occupée par des battures de vase; à mesure que l'on avançait, les avirons la touchaient de chaque côté; il ne fut plus possible d'aller plus loin; enfin on parvint à l'extrémité du bras de mer. On avait espéré que l'on trouverait dans cet endroit l'embouchure d'une rivière: on fut donc bien déçu, en goûtant l'eau, de la trouver presque aussi salée que celle de l'endroit où l'on avait laissé la corvette à l'ancre cinq milles plus bas: il était évident qu'il y tombait beaucoup d'eau salée dans la saison des pluies; mais elle provenait uniquement des montagnes qui étaient à l'est. Elles se terminaient au nord par un mont plus haut que les autres, qui fut nommé *mont Brown*, en l'honneur du botaniste de l'expédition. Cette chaîne était éloignée de trois à quatre lieues du bord de l'eau; l'espace intermédiaire était en grande partie rempli par un terrain bas et marécageux; au nord on ne distinguait aucune hauteur, et à l'ouest on ne voyait qu'une petite élévation à sommet aplati. Tout le reste, dans ces deux directions, n'offrait que des marais salés remplis de mangliers: le fond du golfe est par  $32^{\circ}. 244'$  sud, et  $138^{\circ}$  est.

Brown était allé avec un détachement à la mon-

tagne qui porte son nom; on parcourut quinze milles à pied par une route tortueuse, avant d'arriver à sa base, et l'on éprouva beaucoup de difficultés à gravir jusqu'à son sommet. On y passa la nuit sans une goutte d'eau. Sa cime étant élevée de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, la vue porta au loin sans le moindre obstacle; l'on n'aperçut de tous côtés qu'une immense plaine boisée, à l'exception de la chaîne qui courait du nord au sud; pas une rivière, pas un lac, pas le moindre courant d'eau ne diversifiait la monotonie de ce coup d'œil.

Les montagnes étaient d'argile rougeâtre, douce au toucher, à grain serré et pesante. Leurs flancs étaient remplis de crevasses où croissaient des buissons et de petits arbres. Entre leur base et les marais à mangliers on rencontra des espaces de terrain assez bon, quoique léger.

Flinders avait vu du feu sur la côte de l'est, et partout où il débarqua il aperçut des traces de naturels; Brown en trouva aussi à une assez grande hauteur sur les flancs des montagnes: on en put donc induire que le pays était très-habité; mais on ne rencontra personne.

Le 20 on parvint à l'extrémité sud de la côte orientale du golfe, qui reçut le nom de *golfe Spencer*, en l'honneur du premier lord de l'amirauté; on le donna aussi au cap qui le termine

de ce côté, et qui est situé par  $55^{\circ} 18'$  sud, et  $136^{\circ} 55'$  est. Le golfe a 48 milles de largeur du cap de la Catastrophe au cap Spencer : les îles Gambier occupent à peu près le milieu de la ligne, et si l'on prend la mesure de leur point central en allant au nord, le golfe s'étend à 148 milles dans l'intérieur des terres.

En prolongeant la terre à l'est, on crut à l'aide des lunettes d'approche avoir aperçu des masses noires qui se mouvaient sur la côte. Le 22 en débarquant on ne trouva que des kangorou blancs qui paissaient sur la lisière d'un bois. L'arrivée des Anglais ne les déranga pas. On n'eut pas de peine à en tuer trente-un, qui furent apportés à bord ; les plus petits pesaient soixante-neuf livres, et le plus gros cent vingt-cinq livres. Ce fut un grand régal pour l'équipage, qui depuis quatre mois était presque entièrement privé de provisions fraîches.

Cette terre, qui était séparée du continent, fut nommée *île des Kangorou*. On y aperçut aussi des phoques et de grands oiseaux qui couraient ; on supposa que c'étaient des émeus. Les côtes de l'île sont calcaires ; cette roche recouvre un schiste brun, disposé en couches presque horizontales, et dans les interstices de leurs lames on vit quelquefois du quartz. Dans quelques endroits le schiste était fendu en morceaux d'un pied ou

plus, qui ressemblaient à des barres de fer, et avaient un aspect brillant et métallique ; dans ces cas les couches déviaient plus que les autres de la ligne horizontale.

« Une forêt épaisse, dit Flinders, couvrait presque toutes les parties de l'île visibles du vaisseau ; cependant les arbres en végétation n'étaient pas aussi grands que la plupart de ceux que l'on voyait étendus à terre, ou des arbres morts restés debout. La quantité de ceux qui gisaient à terre était si considérable, qu'en allant vers la partie supérieure de l'île, on marcha long-temps sur leurs troncs. Couchés dans toutes les directions, leur grosseur était à peu près égale, et ils étaient au même point de décomposition. On pouvait donc conjecturer qu'il n'étaient pas tombés par l'effet de l'âge, ni n'avaient été abattus par un coup de vent. Une conflagration générale, et plusieurs portaient des marques évidentes de feu, est peut-être la seule cause que l'on peut raisonnablement assigner à ce phénomène ; mais comment l'incendie avait-il été allumé ? Il était prouvé, sinon par le manque de marques du séjour des Indiens sur cette terre, du moins par la familiarité des kangorou, animal qui sur le continent égale en timidité les cerfs de nos forêts, que l'île n'était pas habitée, et même que les sauvages du continent n'y venaient pas. Peut-être, comme je

l'ai déjà dit ailleurs, la foudre, ou le frottement de deux arbres morts dans un fort coup de vent, auront produit l'incendie; mais il serait un peu extraordinaire que la même chose fut arrivée à l'île Thistle, dans d'autres à l'est et dans celle-ci à la même époque. Cette partie de la Terre Australe a-t-elle été visitée auparavant sans qu'on le sache? La Pérouse devait, d'après ses instructions, la reconnaître; mais il semble peu probable qu'il ait jamais passé le détroit de Torrès.

« Les arbres en végétation peuvent servir à déterminer à peu près l'époque de la conflagration, car ils ont dû pousser depuis qu'elle a eu lieu; c'étaient des eucalyptus, qui n'avaient pas encore acquis toute leur grosseur; mais leur bois était dur et solide, ce qui fait conjecturer que leur croissance est lente. D'après ces considérations, je suis porté à fixer cette date à plus de dix ans et à moins de vingt avant notre arrivée: elle nous ramène au temps du voyage de La Pérouse. Il était à Botany-Bay au commencement de 1788; s'il a passé le détroit de Torrès, et s'il est venu le long de cette côte, comme il en avait le projet, il a dû y atterrir vers le milieu ou la fin de l'année, par conséquent, treize à quatorze ans avant l'*Investigator*. Au reste, mon opinion n'est pas favorable à cette conjecture; mais j'ai exposé

toutes les données propres à mettre le lecteur à même de former un jugement sur la cause qui a pu abattre les bois de cette île.

« Le sol de cette partie de l'île des kangorou nous parut meilleur que celui de toute la côte méridionale du continent ou des îles que nous avons vues jusqu'alors, à l'exception de quelques endroits derrière le port du Roi-George. On ne s'assura pas de la profondeur de la terre végétale: cependant d'après la grosseur des arbres, elle doit être assez considérable; elle est mêlée d'un peu de sable, et me parut l'emporter sur celle de quelques terrains cultivés à Port-Jackson, et de plusieurs des comtés pierreux d'Angleterre.

« Jamais peut-être avant nous le terrain possédé par les kangorou n'avait été envahi; les phoques le partageaient avec eux sur le bord de la mer; ces animaux semblaient y vivre amicalement ensemble. Souvent le bruit d'un coup de fusil tiré à un kangorou faisait sortir de dessous des buissons très-éloignés du rivage des phoques hurlans. Ceux-ci paraissaient les plus intelligens des deux animaux, car leur action indiquait qu'ils s'apercevaient que nous n'étions pas des kangorou, tandis que fréquemment le kangorou avait l'air de nous prendre pour des phoques.

Le lieu du débarquement est situé par  $55^{\circ} 43'$  sud, et notre mouillage par  $157^{\circ} 58'$  est.

Flinders explora ensuite le canal qui sépare l'île des Kangorou du continent, et le nomma *détroit de l'Investigator*. En suivant la côte où il vit beaucoup de feux, il entra dans un autre bras de mer qui reçut le nom de *golfe Saint-Vincent*. Il se termine, comme le golfe Spencer, par des hauts-fonds vaseux dans l'ouest, et sablonneux dans l'est. Ils étaient remplis de raies. Si l'on eût été muni d'un harpon, l'on eût pu en pêcher la charge d'un canot. On vit un cygne noir, beaucoup de cormorans et de goëlands. Flinders gravit sur des collines à l'ouest; l'herbe y était rare, et tout le pays d'alentour annonçait la stérilité. La chaîne de l'est, quoique plus sablonneuse en apparence, était couverte de grands arbres. Elle passe à peu de distance d'une montagne nommée *mont Hummock*. Entre ces deux chaînes s'étend une large vallée dont le fond est marécageux, et reçoit les eaux des deux côtés dans la saison des pluies; de là elles tombent dans le golfe, que l'on peut considérer comme la partie la plus basse et la plus large de la vallée.

La chaîne de l'est commence au sud au cap Jervis, qui remonte au nord, et se dirige vers les montagnes de la partie orientale du golfe Spencer.

Si elle s'y joint, comme Flinders eut de fortes raisons de le supposer, la longueur totale de la chaîne, du cap Jervis au mont Arden, est de plus de soixante-dix lieues en ligne droite. La partie méridionale offre des hauteurs considérables; l'une d'elles, le mont Lofty, parut égaler en élévation le mont Brown, c'est-à-dire atteindre à trois mille pieds.

Des monts de l'ouest au golfe Spencer il n'y a pas plus de trente milles de distance. Le mont Hummock s'élève à peu près à quinze cents pieds. La péninsule qui sépare les deux golfes fut nommée *presqu'île York*.

Le pays qui entoure le golfe Saint-Vincent paraît plus fertile que celui qui borde le golfe Spencer. La forme de la péninsule York est singulière; elle a quelque ressemblance avec une jambe et un pied mal faits. Sa longueur est de cent cinq milles; dans l'endroit le plus étroit, sa largeur n'est que de trois milles.

Flinders ayant débarqué au fond d'une baie de la côte orientale de l'île des Kangorou, traversa les bois, et gravit sur une colline sablonneuse. Du haut de cette éminence il fut surpris de voir que dans le sud la mer venait jusqu'à moins de deux milles du pied de la colline. Le canal par lequel il était arrivé se rétrécissait en s'enfonçant dans les terres, et se subdivisait en plusieurs

branches. Dans l'une de celles-ci s'élevaient quatre petites îles; l'une d'elles est assez haute et boisée; les autres sont simplement couvertes d'herbes et boisées. « Sur l'une de ces dernières, dit Flinders, nous trouvâmes de jeunes pélicans, qui n'étaient pas encore en état de voler. Des troupes de vieux oiseaux étaient assis sur les bords de la lagune; il parut qu'ils venaient couvrir sur ces îles. Le grand nombre d'ossemens et de squelettes épars dans cet endroit faisait aussi naître l'idée que c'était ce même lieu qu'ils avaient adopté pour y terminer leur existence. Certainement ils ne pouvaient pas en avoir choisi un où il fût probable qu'ils seraient plus à l'abri de toute espèce de dérangement, que ces îlots dans une lagune cachée, au milieu d'une île inhabitée, située sur une côte inconnue près des antipodes de l'Europe. Hélas! l'âge d'or de ces pélicans est passé; mais il a duré bien plus long-temps que celui de l'homme.

On ne trouva de l'eau douce que dans un seul endroit de l'île, où elle suintait des rochers. Peut-être en creusant long-temps dans ce lieu, on pourrait s'en procurer une quantité suffisante pour l'approvisionnement d'un bâtiment; ce qui ne serait pas d'une bien grande ressource.

« L'approche de l'hiver, et la crainte de ne pas pouvoir terminer la découverte de la côte méridionale avant que la disette de vivres me forçât

d'aller en chercher à Port-Jackson, m'empêchèrent, dit Flinders, de rester un jour de plus à l'île des Kangorou, et par conséquent d'en examiner les côtes méridionales et occidentales. En conséquence, remettant cette reconnaissance à une seconde campagne le long de cette côte, qui m'était prescrite par mes instructions, je quittai le 6 avril l'île des Kangorou, pour continuer la découverte au-delà du cap Jervis. »

L'extrémité orientale du détroit de l'Investigator, dans la partie la plus étroite, n'a que sept milles de largeur. Le continent après le cap Jervis offre un aspect différent de celui qu'il avait auparavant. La côte à l'ouest de ce cap est, pendant six lieues, haute, rocailleuse, fréquemment coupée par des ravines; des broussailles basses la couvrent; la roche paraît être schisteuse, comme celles des falaises de l'île des Kangorou de l'autre côté du détroit. À l'est du cap les collines s'éloignent de la mer, et la côte s'abaisse considérablement. On y aperçoit seulement quelques dunes.

À neuf heures du matin l'on courut une bordée au sud; avant deux heures de l'après-midi l'on reprit celle de l'est. À quatre heures la vigie placée au haut du mât nous dit qu'elle voyait en avant un rocher blanc. « En nous en approchant, continue Flinders, nous reconnûmes que c'était un vaisseau qui venait à nous. Aussitôt nous nous pré-

parons au combat, dans le cas où nous serions attaqués. Nous hissâmes notre pavillon; le bâtiment inconnu arbora le pavillon français, et ensuite à l'avant l'yak anglais, de même que nous fîmes voir un pavillon blanc. A cinq heures et demie je mis en travers; et pendant que le bâtiment passait vent arrière sous le vent à nous, j'appris que c'était le *Géographe*, vaisseau de l'état, commandé par le capitaine Nicolas Baudin. Nous virâmes de bord pendant qu'il passait, afin d'avoir toujours notre batterie dirigée de son côté, de peur que le pavillon parlementaire ne fût une supercherie. Etant venu au vent sur l'autre amurre, je fis mettre un canot à la mer, et j'allai à bord du vaisseau français, qui avait aussi mis en travers.

« Comme je ne comprenais pas le français, M. Brown vint avec moi. Nous fûmes reçus par un officier qui nous montra le capitaine, et celui-ci nous conduisit dans la chambre. Je priai le capitaine Baudin de me montrer son passe-port de l'amirauté. Quand j'en eus pris lecture, je lui présentai celui que j'avais du ministre de la marine de France. Il me le rendit sans le regarder. Ensuite il me dit qu'il avait passé quelque temps à reconnaître les parties méridionales et orientales de la Terre Van-Diemen, où son ingénieur géographe avait été laissé avec son plus grand canot et son

équipage, et était probablement perdu. Le bâtiment avait essuyé dans le détroit de Bass un fort coup de vent, que nous avons aussi senti, quoique moins violemment, dans le détroit de l'Investigator le 21 mars. Cette bourrasque l'avait séparé de sa conserve le *Naturaliste*; ayant eu ensuite beau temps et bon vent, il avait exploré la côte méridionale de la Terre Australe, depuis le port Western jusqu'à l'endroit où nous nous rencontrions, sans trouver ni rivière, ni bras de mer, ni aucun lieu abrité où l'on pût mouiller. Je questionnai le capitaine Baudin sur une grande île située, disait-on, à l'entrée occidentale du détroit de Bass; il ne l'avait pas vue, et avait l'air de ne pas ajouter beaucoup de foi à son existence.

« Il parla volontiers de ses découvertes sur la côte de la Terre Van-Diemen, et critiqua une carte anglaise du détroit de Bass publiée en 1800. Il y trouvait de grandes fautes à la côte septentrionale du détroit, et en revanche donnait des éloges à la figure de la côte méridionale, et des îles qui en sont voisines. Je lui fis remarquer sur la carte une note qui prévenait que la côte septentrionale du détroit avait été vue seulement dans un canot par M. Bass, qui n'avait aucun moyen de fixer la longitude ni latitude; il eut l'air étonné, car auparavant il n'y avait pas fait attention. Je lui dis que depuis d'autres cartes plus précises

du détroit avaient été publiées, et que s'il voulait ne pas s'éloigner jusqu'au lendemain, je lui en apporterais une copie avec un mémoire explicatif; il agréa la proposition, et je revins à bord.

« Je fus un peu surpris de ce que le capitaine Baudin ne m'adressait aucune question sur mes occupations le long de cette côte inconnue; comme il semblait beaucoup plus empressé de communiquer ce qu'il savait, je fus heureux d'en profiter. Toutefois le lendemain il était devenu plus curieux, quelques-uns de ses officiers ayant appris de l'équipage de mon canot que l'objet de notre voyage était aussi de faire des découvertes. Je lui exposai nos opérations en général, notamment dans les deux golfes, et lui dis à quelle latitude je m'étais élevé dans le plus grand; je lui expliquai la situation du port Lincoln, où l'on pouvait se procurer de l'eau; je lui montrai le cap Jervis qui était encore en vue: pour lui faire connaître les provisions qu'il y avait moyen d'obtenir à la grande île, je lui indiquai les bonnets de peau de kangorou, portés par les matelots du canot, et je l'instruisis du nom qu'en conséquence j'avais donné à cette terre. Quand je m'en allai, le capitaine Baudin me pria d'avoir soin de son canot et de ses matelots, si je les rencontrais, et de dire au *Naturaliste* qu'il se rendrait à Port-Jackson aussitôt que le mauvais

temps aurait cessé. Lui ayant demandé le nom du capitaine du *Naturaliste*, il songea à me demander le mien; s'apercevant que c'était celui de l'auteur de la carte qu'il avait critiquée, il témoigna beaucoup de surprise, et eut la politesse de se féliciter de ce qu'il m'avait rencontré.

« La position de l'*Investigator*, quand je mis en panne pour parler au capitaine Baudin, était  $35^{\circ} 40'$  sud, et  $158^{\circ} 58'$  est. Personne ne fut présent à nos conversations que M. Brown; elles eurent presque toujours lieu en anglais, que le capitaine parlait de manière à se faire comprendre. Indépendamment de ce que j'ai rapporté plus haut, il me donna quelques renseignements sur ses pertes en hommes, sur sa séparation de sa conserve, sur la saison peu convenable dans laquelle on lui avait enjoint d'explorer cette côte; il m'entretint aussi de quelques écueils qu'il avait rencontrés à deux lieues de la côte par  $37^{\circ} 1'$  de latitude, et qu'il me dépeignit comme très-dangereux.

« Je suis entré dans tous ces détails sur ce qui se passa dans cette entrevue, à cause d'une circonstance qu'il me semble à propos d'expliquer et de discuter.

« Les découvertes du capitaine Baudin le long de la côte méridionale se terminent à l'est, et les miennes sur l'*Investigator* à l'ouest du point

où se trouvait ma corvette, qui était par 55° 40' sud, et 138° 58' est. Cependant M. Péron, naturaliste de l'expédition française, réclama pour sa nation la découverte de toute la partie comprise entre le port Western, dans le détroit de Bass, et l'archipel de Nuyts. Il appelle cette portion de la Nouvelle-Galles Australe : *Terre Napoléon*; mon île des Kangorou, qu'il adoptait ouvertement pendant l'expédition, a été transformée à Paris en *île Decrès*; le golfe Spencer est nommé *golfe Bonaparte*; le golfe Saint-Vincent, *golfe Joséphine*; et ainsi du reste, tout le long de la côte jusqu'au cap de Nuyts: les plus petites îles même portent aussi le cachet de découvertes françaises. M. Péron dit, et sur mon autorité à ce qu'il prétend, que l'*Investigator* n'avait pu pénétrer derrière les îles Saint-Pierre et Saint-François; et quoiqu'il n'affirme pas directement que je n'ai découvert aucune partie de la côte inconnue, cependant toute la teneur de son chapitre XV porte le lecteur à croire que je n'avais rien fait qui pût nuire au droit de priorité des Français.

« M. Péron était présent, lorsque plus tard, à Port-Jackson, je montrai une de mes cartes de cette côte au capitaine Baudin, et lui indiquant les bornes de sa découverte. Bien loin d'élever alors aucune prétention de priorité à la connais-

sance de l'île des Kangorou et de ce qui est à l'est, les officiers du *Géographe* en parlaient toujours comme appartenant à l'*Investigator*. M. Freycinet, premier lieutenant, se servit même d'une phrase singulière en me parlant chez M. King, gouverneur de la colonie; c'était en présence d'un de ses compagnons, je crois, M. Bonnefoy. « Capitaine, me dit-il, si nous n'étions pas restés si long-temps à ramasser des coquilles et à attraper des papillons à la Terre Van-Diemen, vous n'auriez pas découvert la côte méridionale avant nous. »

Du reste Flinders finit par laisser la décision de ce point de controverse au jugement des hommes impartiaux.

Le 9 avril il revint à son bord à huit heures du matin, et se sépara du *Géographe*, qui fit route au nord-ouest; quant à lui, il se dirigea au sud. La côte, qui au cap Jervis se reculait, s'étant de nouveau avancée, il nomma cet enfoncement *baie de la Rencontre* (*Encounter-Bay*), pour rappeler celle du bâtiment français; et d'ailleurs il conserva tous les noms que les Français avaient donné à la partie de la côte qu'ils venaient de prolonger. Elle était entièrement sablonneuse, surmontée dans quelques endroits de monticules, et en partie couverte de végétation; au-delà l'on n'apercevait rien. Au cap Bernouilli, elle se

garnit un peu plus de buissons et de petits arbres; et l'on distingua quelques hauteurs dans l'éloignement.

Après avoir reconnu le cap Buffon, situé à peu près par  $50^{\circ} 96'$  sud, et  $140^{\circ} 10'$  est, Flinders vit celui que Baudin avait nommé *cap Boufflers*; mais il ne conserva pas ce nom, parce qu'un navigateur anglais avait le premier parcouru cette partie de la côte, et en avait nommé différens points.

Le capitaine James Grant, commandant le brig du roi *Lady-Nelson*, avait vu ce cap le 3 décembre 1800 en allant d'Angleterre à Port-Jackson, et l'avait nommé *cap Banks*, puis avait suivi la côte et traversé le détroit de Bass. Ce ne fut qu'à son arrivée à Port-Jackson, que Flinders apprit ces particularités. « Le même principe, dit-il, d'après lequel j'avais adopté les noms appliqués par les Français aux parties qu'ils avaient découvertes, va me guider pour faire usage des noms donnés par le capitaine Grant. »

Flinders place donc au cap Buffon le commencement de la terre Napoléon, qui se prolonge vers l'ouest jusqu'au cap Jervis, sur une longueur de cinquante lieues à cause des sinuosités de la côte. « Dans toute cette étendue, comme le capitaine Baudin me l'avait dit avec raison, ajoute-t-il, il n'y a ni rivière, ni bras de mer, ni lieu où

l'on puisse se mettre à l'abri; les plus mauvaises parties de la terre de Nuyts ne la surpassent pas en stérilité. »

Mais en adoptant le nom de cap Banks, Flinders observe qu'il y ajoute l'épithète d'occidental, pour le distinguer d'un autre cap Banks à la côte orientale, nommé ainsi par Cook. Il est bien à regretter, dit-il, que les navigateurs donnent des noms avec une négligence qui introduit de la confusion dans la géographie. On applaudit à une réflexion si juste, et l'on est fâché que les compatriotes de Flinders donnent souvent lieu de la faire.

Au-delà du cap Northumberland situé par  $38^{\circ} 2'$  sud, et  $140^{\circ} 37'$  est, la côte se prolonge au sud-est avec des sinuosités: elle est un peu moins stérile que celle qui la précède. Flinders en la suivant fut contrarié par un temps brumeux et pluvieux, et par des coups de vent. Rarement il pouvait distinguer les objets à plus de deux milles de distance. Une tempête qu'il éprouva le 21 avril pendant la nuit, lui causa même de l'inquiétude, car il craignait d'être jeté sur la côte ou sur des écueils. Au point du jour ses appréhensions se dissipèrent en ne voyant pas la terre: d'ailleurs le vent diminua, et le baromètre remonta.

Alors il entra dans le détroit de Bass; la mer étant devenue moins grosse, il supposa qu'il avait